

# *Libretto*



MARK KURZEM

# LA MASCOTTE

*libretto*

Titre original : *The Mascot*

© Mark Kurzem, 2007

This edition is published by arrangement  
with Sterling Lord Literistic, Inc. and *Agence Eliane Benisti*

First published by Viking Penguin, 2007

© 2008, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1001 Lausanne  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-36914-790-9

*À la mémoire de ma mère,  
Patricia Kurzem (1937-2003)*



## NOTE DE L'AUTEUR

L'histoire de mon père est une histoire vraie. Afin de protéger l'intimité de certaines personnes et organisations que j'ai été amené à rencontrer lors des mes recherches, j'ai modifié certains noms et détails qui auraient permis de les reconnaître. J'ai aussi condensé la chronologie de ma recherche afin de mettre en valeur la narration, mais l'ordre des événements reste exact et précis. Je prie mes lecteurs de faire preuve d'indulgence pour ces modifications, elles ont été apportées car j'avais présent à l'esprit le plaisir de leur lecture.

Les divergences entre les différentes versions que donnent les historiens de certains événements la Seconde Guerre mondiale portent notamment sur les dates, les lieux et les troupes impliquées. C'est le cas pour la date précise du massacre de Slonim qui reste encore floue et dont mon père peut avoir été ou pas le témoin. J'ai aussi noté l'existence de contradictions dans les souvenirs de certaines personnes qui ont été les témoins directs de ces événements. En outre, il existe des variations considérables dans la manière d'orthographier le nom des lieux. Dans un but de clarté et de cohérence, j'ai adopté une version une fois pour toutes.

J'ai fait de mon mieux pour maintenir le cap à travers toutes ces contradictions.



## PREMIÈRE PARTIE



CHAPITRE I  
C'EST TOUT CE QUE JE SAIS

Quand on me demandait : « À quoi ressemble votre père ? », il m'était impossible de formuler une réponse simple. Alors même que je peux me retourner sur une vie entière passée en sa compagnie, je n'ai jamais été capable de prendre pleinement la mesure de sa personnalité. Paysan russe timide, maussade, qui affiche un air de naïveté pour ne pas dire d'ingénuité avec les étrangers d'une part, alerte, faisant preuve d'un esprit sociable développé et d'une grande expérience du monde, d'autre part.

Son apparition inattendue sur le pas de ma porte, à Oxford, un après-midi de mai 1997, devait me laisser plus déconcerté que jamais.

J'étais en chemin vers mon logement étudiant, chargé des livres que je venais d'acheter à la librairie Blackwell. J'avais hâte d'arriver chez moi pour me plonger dans l'un de mes nouveaux achats, mon bureau fermé au reste du monde pour plusieurs heures.

En ouvrant ma porte, je remarquai un bout de papier qui avait glissé au sol. Il s'agissait du talon d'une carte d'embarquement d'un vol en provenance de Melbourne. Dans sa marge, on pouvait lire : « SUIS EN FACE CHEZ DAPHNÉ PAPA ».

Je reconnus immédiatement l'écriture de mon père. Il n'utilisait que des lettres capitales et aucune ponctuation. Il en avait toujours été ainsi. Il avait grandi en Europe de l'Est pendant la guerre et n'avait pas vraiment été scolarisé.

J'étais interloqué. J'avais parlé au téléphone avec mon père seulement quelques jours plus tôt. Il était chez lui, à Melbourne, et regardait la télévision avec ma mère. Lorsque je lui avais demandé comment s'était déroulée leur semaine, tout ce qu'il avait trouvé à me dire avait été : « Oh, ça a été comme d'habitude, fils. Il ne se passe pas grand-chose ici. »

Son ton était resté exactement le même et sa voix n'avait pas marqué un temps lorsque je lui avais demandé ce qu'ils avaient prévu de faire la semaine suivante : « Rien de précis. »

Un très léger cliquetement m'avait alors indiqué qu'il avait mis le haut-parleur afin que ma mère puisse se joindre à la conversation. Il le faisait à chacun de mes appels.

Nous avons donc discuté un moment tous les trois, évoquant les événements de la semaine passée à Oxford, où j'étais chercheur. Nous avons parlé de mon projet de me rendre à Tokyo, dans un mois à compter de là – j'y resterai pour quatre mois, menant des recherches sur le « matsuri » ou festival rituel.

Mon père n'avait pas grand-chose à dire à ce sujet, et la conversation s'était vite épuisée. Bien que mes parents m'aient toujours soutenu dans mes choix, ma très forte attirance pour la culture et l'histoire du Japon les laissait perplexes. Il était devenu légendaire dans la famille que, lorsque j'étais enfant, j'insistais pour m'habiller comme un samouraï miniature avant d'aller acheter le lait et le pain à l'épicerie du coin.

Je promis à mes parents de leur téléphoner avant mon départ. C'est à ce moment-là, alors que j'allais raccrocher, que j'ai entendu la petite toux nerveuse de mon père. C'était

signe que quelque chose le troublait. J'hésitai, mais avant que j'aie pu lui demander si tout allait bien, il avait raccroché. Tout au long de notre conversation, il n'avait pas montré d'autre indice qu'un dramatique scénario se formait alors dans son esprit.

Mes yeux se fixèrent de nouveau sur son mot : « SUIS EN FACE CHEZ DAPHNÉ PAPA ». Cela devait être vrai, mais je n'arrivais pas encore à y croire complètement. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Que faisait-il ici ? Depuis que j'étudiais à Oxford, je voulais qu'il vienne m'y rendre visite avec ma mère. Cette dernière aurait bien aimé faire le voyage, mais avait toujours été retenue par le peu d'enthousiasme de mon père : il n'était pas retourné en Europe depuis son départ en 1949 et il s'y était montré invariablement réticent.

– C'est du passé, insistait-il avec acharnement. Il n'y a rien pour moi là-bas. L'Australie est ma patrie maintenant.

Je l'avais entendu tenir ce discours tout au long de ma vie. Mais personne de sa famille ou de ses amis n'y prêtait vraiment attention. Nous ne lui avions jamais demandé pourquoi il nourrissait de tels sentiments et lui-même n'avait jamais fourni la moindre explication. Tout comme lui, nous nous concentrons sur cette grande affaire qui consiste à vivre sous le soleil lumineux et sain du « pays de la chance », comme on surnomme si souvent l'Australie.

Je pris le chemin de chez Daphné : ma voisine la plus âgée vivait de l'autre côté de la rue. Elle devait me guetter à travers les rideaux de la pièce qui donnait sur la rue, car sa porte s'ouvrit en douceur avant même que je n'y frappe. Daphné se tenait les yeux écarquillés sur son seuil et, fiévreusement, elle pointa du doigt l'arrière de sa maison.

– Votre père est là ! me déclara-t-elle, semblant tout aussi

stupéfaite que je l'étais. Mais je crois qu'il se repose, chuchota-t-elle. Entrez sans faire de bruit.

Elle me conduisit à travers l'étroit couloir et ouvrit la porte de son salon. Depuis le seuil, je pouvais voir mon père, les jambes étendues devant lui, la tête reposant sur le côté de son fauteuil. Sa position me cachait ses yeux. Ses bras entouraient la petite valise marron placée sur ses genoux.

J'entrai dans la pièce sur la pointe des pieds et remerciai Daphné à voix basse, pour avoir accueilli mon père. Nous murmurions, mais je l'entendis s'agiter dans mon dos et je sentis son regard sur moi. Je me retournai. Il avait un peu relevé la tête et fixait ses yeux d'un bleu intense sur moi, avec curiosité. J'enregistrai ses traits espiègles familiers : ses sourcils arqués et ses hautes joues roses qui lui donnaient en permanence un air polisson. Mais j'étais frappé par quelque chose d'autre. C'était comme si j'avais capturé son image sur une photographie et que j'y avais entraperçu une aura de tristesse. Cependant cette expression sombra rapidement sous la surface de ses traits mobiles.

Je ne pourrais pas prétendre que je n'étais pas alarmé par son impétuosité. En même temps, sa présence ne me surprenait pas complètement. Au fil des années, je m'étais habitué à sa nature hautement impulsive et imprévisible. Il prenait souvent des décisions sous le coup de l'émotion sans vraiment tenir compte de nos sentiments.

– Marco ! s'exclama-t-il chaleureusement.

– Papa ?

– Ouvre tes oreilles ! Daphné te propose un verre.

Je souhaitais commencer à questionner mon père dès cet instant. Mais je ne voulais pas faire d'histoires devant Daphné, qui semblait avoir senti que j'étais décontenancé par son apparition. Elle nous interrompit, essayant à sa manière de détendre l'atmosphère.

– Allons boire une bière ! Une Foster, lança-t-elle joyeusement avant d’ajouter : « Les mecs ! » Ce terme d’affection typiquement *aussie*<sup>1</sup> et que l’on mettait à toutes les sauces nous fit sourire, mon père et moi. Pourtant, je me définis rarement moi-même comme étant aussie. Non seulement je ne suis pas un surfer blond aux yeux bleus ou un footballeur, mais en plus, mes années d’études passées loin de l’Australie, pays brûlé par le soleil, avaient laissé mon corps d’une pâleur tout académique.

Daphné porta un toast :

– À Melbourne !

– À Melbourne ! répondit mon père, un sourire penaud aux lèvres.

Ce ne fut qu’en début de soirée que nous avons finalement retraversé la rue pour rentrer chez moi. Dans la pénombre, je tripotai ma clé pendant que mon père, toussotant derrière moi, attendait patiemment.

Une fois la porte ouverte, je me retournai pour l’aider. Je me baissai vers la petite valise marron cabossée qu’il avait à ses côtés, mais sa main jaillit pour me l’arracher.

– Laisse-moi porter ça, me lança-t-il d’un ton catégorique.

Il s’était toujours montré protecteur envers cette mallette – la règle tacite qui prévalait était que personne à part lui n’était autorisé à y poser la main. Il l’emportait partout où il allait, la tenant si serrée sous son bras qu’elle devait s’être greffée à sa cage thoracique.

Elle contenait tout de ce que mon père avait ramené d’Europe à la fin de la Seconde Guerre mondiale : des maigres souvenirs de son enfance en Russie et en Lettonie.

1. Le terme *aussie*, employé par l’auteur, est un mot d’argot pour désigner les Australiens. Il est généralement employé comme marque d’affection. (Sauf indication contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

Aussi loin que je m'en souviens, la petite valise avait figuré en bonne place dans notre vie de famille. Même si nous savions qu'elle contenait des photographies, des documents et autres réminiscences de son passé, aucun d'entre nous n'avait jamais été autorisé à regarder à l'intérieur. Nous devions attendre que mon père se décide à nous en exposer le contenu. Parfois, ma mère le réprimandait pour son goût de la dissimulation. Elle s'écriait alors : « Pour l'amour de Dieu, Alex, tu la gardes comme s'il s'agissait de Fort Knox ! Qu'est-ce que tu as là-dedans ? Les bijoux de la Couronne ? »

Lorsqu'il était à la maison, mon père la rangeait invariablement, verrouillée, en bas de sa penderie, cachée derrière la Bible familiale de ma mère, comme une sécurité supplémentaire. Il en gardait en permanence les clés dans sa poche et hors de portée de Martin et Andrew, mes frères, et de moi-même. Cette mallette était ainsi dotée d'un pouvoir presque totémique sur nos imaginations, qui culminait lorsque mon père décidait de nous raconter une histoire survenue dans son passé, l'utilisant alors comme support à son récit.

Une ou deux fois par mois, quand ma mère avait fini la vaisselle du dîner et que nous nous étions tous installés face à la télé, absorbés par un film policier ou fantastique, mon père venait occuper sa place habituelle : sur le tapis devant la cheminée. Ma mère nous rejoignait alors et s'asseyait dans son propre fauteuil, près du foyer. C'était toujours comme si notre silence, de plus en plus profond au fur et à mesure que nous nous concentrions sur la « boîte stupide », comme ma mère aimait à appeler la télé, suscitait chez mon père le besoin urgent de s'assurer qu'il était bien le centre d'intérêt de la maisonnée. Il semblait tacitement affirmer qu'il avait une bien meilleure histoire à nous raconter que celle que nous regardions à l'écran.

Il devenait visiblement impatient, redressant légèrement la

tête comme s'il s'efforçait d'entendre quelque chose. Puis, ses yeux regardaient partout dans la pièce, sans se fixer sur rien, comme si un autre monde se trouvait là, et que cette vision l'enchantait. Par-dessus tout, c'était son discret, presque inaudible, raclement de gorge, comme s'il luttait pour libérer sa voix, qui nous alertait de ce qui allait suivre.

Il se levait alors et quittait la pièce pendant que nous nous préparions silencieusement à son retour. Sur un signe de tête de notre mère, l'un d'entre nous éteignait la télévision. Même si nous étions sur le point de découvrir qui était le méchant dans *Homicide* ou *Consider your verdict*<sup>1</sup> – nos programmes préférés –, nous ne protestions jamais. Nous étions bien plus intéressés par ce qui allait suivre.

Si nous étions chanceux, ma mère offrait même à chacun de nous une petite barre de chocolat. Nous tortillant dans tous les sens sur le canapé, mes frères et moi-même attendions avec impatience le retour de notre père. Il se montrait quelques instants plus tard, valise à la main. Il la déposait alors sur le sol, délicatement. Avec un petit balancement, il en retirait un document ou une photo froissée, aux coins effilochés, jaunie par le temps. Il refermait alors d'un geste brusque son couvercle, sur lequel il déposait l'objet choisi.

Quel que soit ce dernier, il l'utilisait comme point de départ pour tisser autour une épopée sur sa vie pendant la guerre, ou, plus fréquemment, sur ses aventures dans des trains de marchandises dans le bush australien ou avec un cirque itinérant dans les années cinquante. Pendant qu'il

1. *Homicide*, diffusée pour la première fois en 1964 à la télévision australienne, mettait en scène des équipes de police de Victoria. *Consider your verdict*, série télévisée australienne, tournée dans les années soixante, se déroulait dans les cours de justice. Sa particularité en était que les acteurs qui jouaient les témoins improvisaient, pour donner plus de justesse à l'ensemble.

dévidait son histoire, nous étions assis, complètement absorbés, léchant nos barres de chocolat. Parfois, il replongeait dans la valise pour en extraire un nouveau souvenir. Il le dévoilait lentement, comme s'il s'agissait d'un tour de prestidigitation. Et comme ceux d'un magicien pêchant l'un après l'autre les lapins dans son chapeau, ses gestes, agiles et précis, se succédaient : mon père n'avait pas besoin de baisser les yeux pour localiser son prochain accessoire. Il retirait chacun d'entre eux comme par divination. Nous étions toujours sous le charme de ses histoires et de la manière astucieuse dont il les liait à sa vieille mallette en mauvais état.

Mis à part son amour pour la cuisine d'Europe de l'Est, cette valise semblait assurer à mon père son seul lien avec son passé – le seul en tout cas qu'il semblait désirer. À compter du moment où il posa le pied sur le sol australien, en décembre 1949, il s'engagea avec un enthousiasme jamais démenti dans le processus qui devait le conduire à devenir un véritable Aussie, définitivement et totalement. D'ailleurs, il parvint rapidement à penser qu'il en était un. Par exemple, si un conducteur lui coupait la route alors qu'il était au volant, il maudissait ce «foutu nouvel arrivant», oubliant que lui-même – il jurait dans un anglais de cuisine, avec un fort accent russe – était loin d'être le parfait sujet de la Couronne aux yeux de nombreux enfants du pays.

L'amour de mon père pour l'Australie allait bien au-delà du foot, et il était rare que quoi que ce soit soutienne la comparaison de manière favorable face au pays qu'il appelait patrie depuis son arrivée comme réfugié, à bord du *Nelly*. Il en avait même une photo dans son portefeuille, preuve de son attachement, cinquante ans plus tard, pour le navire qui l'avait transporté loin de l'Europe déchirée par la guerre pour le conduire jusqu'au paradis australien.

– Dès l'instant où ils posent le pied en Australie, avait-il

coutume de dire, les gens sont libres d'être ce qu'ils sont, sans être persécutés, et libres de faire quelque chose de leur vie.

Puis, levant les yeux au ciel de manière théâtrale, il s'exclamait :

– Pourquoi, Dieu du ciel, voudrais-je retourner en Russie ? La pauvreté, le climat... Que Dieu me pardonne, il faudrait être fou ! Il continuait : Prenez, moi, par exemple. Si je n'étais pas venu en Australie, je serais coincé dans un champ gelé, planté en Russie au milieu de nulle part, m'occupant de moutons. Ici, j'ai développé ma propre affaire.

Il n'avait pas un ton vantard, mais plutôt reconnaissant. Pour lui, son pays d'adoption était « le plus beau au monde ». J'avais toujours admiré son attitude qui le différenciait de beaucoup de parents immigrés de mes amis. Eux se plaignaient souvent, trouvaient que la vie était plus facile dans la mère patrie.

Les banlieues ouest de Melbourne où je grandis étaient essentiellement peuplées d'immigrés originaires, entre autres, d'Italie, de Malte et de Grèce. Nombreux étaient ceux qui semblaient dominés par le désir de retourner dans leur pays d'origine. Ils s'accrochaient avec ténacité à leur propre langue, même si elle commençait à s'atrophier, et ils utilisaient juste assez d'anglais pour se faire comprendre. Ils choisissaient des modes vestimentaire et culinaire qui les aidaient à maintenir en vie leur monde d'avant l'émigration, tout comme ils conservaient leur religion et leurs coutumes.

Ce n'était pas le cas de mon père. Il n'a jamais montré le moindre intérêt pour ses origines russes, et parce qu'il ne le faisait pas, nous ne le faisons pas non plus.

Malgré la détermination de mon père à être un Aussie dans tous les sens du terme, nos liens ne se sont pas tissés autour du foot, d'un quelconque sport ou de rituels d'amitié

typiques d'une relation père-fils dans l'Australie des années soixante-dix. Au lieu de cela, c'est l'image de mon père avec sa valise qui créa un lien entre nous. Chaque fois que je pense à lui, je l'imagine invariablement avec elle à la main. Et pourtant, à cette époque-là, je n'avais pas encore vu ce qu'elle renfermait.

Je me penchai et, au lieu de sa mallette, j'attrapai le petit sac de voyage qui était à ses pieds, de ceux qu'on utilise pour partir en week-end et non pas pour un périple couvrant la moitié du globe. Nous avons traversé le couloir sombre et sommes entrés dans mon petit salon. Mon père resta debout, prenant la mesure de son environnement.

– C'est donc là que tu vis. C'est petit, commenta-t-il, soulevant de manière mélodramatique les sourcils. Comme une cave ou un bunker. Il ajouta, les yeux brillants à cette idée : Ce n'est pas ensoleillé comme l'Australie.

Je l'observai alors qu'il se tenait dans la pénombre de la pièce. Ses traits s'étaient soudain affaissés. Il semblait fatigué par le long vol.

– Papa, lui demandai-je aussi doucement que je pus, tu te sens de parler de tout ça ?

– Parler de quoi ?

Ma question le poussa à s'éloigner de moi et à aller vers l'autre bout de la pièce, où il se mit à examiner les clichés sur le mur et la porcelaine japonaise rangée sur le manteau de la cheminée.

– À ton avis, papa ? J'étais embarrassé. Des raisons de ta venue, bien sûr !

– Quel est ton problème ? répondit-il innocemment. Je t'avais dit que je viendrais te rendre visite un jour ou l'autre, pour voir quel genre de vie mon fils numéro un se construit.

Il s'arrêta devant la fenêtre pour regarder dehors la petite

cour à l'arrière de la maison. Très légèrement calmé, je ne trouvai rien d'autre à dire que :

– Me prévenir un peu à l'avance aurait été sympa.

– Tu avais besoin d'être prévenu combien de temps à l'avance ? répondit mon père doucement. Je ne prendrai pas trop de place.

Évidemment, il ne s'agissait pas de cela, mais il était visible qu'il ne tenait pas à continuer d'évoquer sa soudaine apparition. Il se tourna vers moi et, pour la première fois depuis son arrivée, je remarquai un trou à l'emplacement de sa dent de devant.

– Ta dent, fis-je remarquer en pointant l'emplacement du doigt.

– Elle est tombée pendant le voyage, quelque part au-dessus de l'Inde, je crois. Mais tout le reste de ma personne est bien arrivé !

Malgré sa remarque désinvolte, ce trou lui donnait un air vulnérable – blessé, même, et j'étais réticent à le pousser plus loin pour obtenir une réponse.

Pendant le dîner, que nous prîmes dans la cuisine, il m'avoua soudainement que ma mère n'avait aucune idée du fait qu'il se trouvait avec moi à Oxford. Il lui avait raconté des « craques », et lui avait dit qu'il allait à Sydney voir Otto, un vieil ami du cirque qui n'était pas en bonne santé. Il ajouta qu'il avait promis à ma mère de l'appeler tous les jours et qu'il était maintenant prêt à le faire. Je conduisis au téléphone qui se trouvait dans mon bureau, mais je rejoignis immédiatement le salon, effrayé à l'idée qu'écouter sa conversation fasse de moi le complice de son simulacre incompréhensible.

Cette complicité était malgré tout inévitable. Alors même que j'attendais dans la pièce adjacente, j'évitai de faire le moindre bruit qui aurait pu trahir auprès de ma mère la combine de mon père. À travers la porte entrouverte, je pouvais

l'entendre bavarder chaleureusement avec elle et j'essayais de suivre leur conversation : « Oui, ça va bien, trésor. Le docteur dit qu'Otto va récupérer. Il a juste besoin de repos. » Je l'entendis ajouter : « Je pense qu'il vaudrait mieux que je reste quelques jours de plus pour lui tenir compagnie, jusqu'à ce que les choses s'organisent. »

Le ton de la voix de mon père expliquant son plan à ma mère était tout aussi convaincant que ses mots. En fait, j'étais persuadé qu'elle n'aurait aucun doute quant à la situation à Sydney. Que mon père prolonge sa visite à Otto lui semblerait relever du comportement normal de son mari. C'était quelqu'un d'attentionné qui, pendant des années, était toujours allé très loin pour aider ses amis, plaçant souvent leurs propres besoins avant les siens. Sentant cela, ma mère se plaignait souvent que les gens profitaient de lui. Mais mon père haussait toujours les épaules et répondait avec douceur que c'était peut-être le cas, mais qu'il ne fallait pas qu'elle soit trop dure avec eux. « De toute manière, ajoutait-il, je préfère être bon avec les gens, même s'ils ne le méritent pas, plutôt que de leur tourner le dos. »

Je jetai un coup d'œil dans la pièce pour voir si mon père était mal à l'aise d'avoir à mentir à ma mère. Si tel était le cas, ce n'était pas flagrant. Il se déplaçait avec désinvolture dans le bureau, tenant le combiné à la main et prétendant être chez Otto. « Non, de toi à moi, chuchota-t-il dans l'appareil, l'endroit n'est pas vraiment terrible, chérie. C'est sombre et crasseux. Pauvre vieux. »

Durant les jours qui suivirent, mon père sembla réticent à l'idée de bouger, comme si, après avoir atteint Oxford pour y chercher refuge, il était maintenant content d'y rester tapi. Nous fîmes quelques sorties en ville, vagabondant d'un collègue à l'autre, et je lui indiquai les lieux et sujets d'intérêt. Il

semblait attentif. Pour autant, quelqu'un qui le connaissait bien – je supposais que c'était mon cas – aurait remarqué qu'il avait l'air assez distrait, comme s'il devait se concentrer sur quelque autre affaire.

Un soir, vers la fin de la semaine, nous dînions en silence. Nous avions épuisé les sujets de conversation futiles. Il était plus délicat de jour en jour de tourner autour de la question ô combien plus importante de son apparition complètement inexplicquée à Oxford. Le *pas de deux*<sup>1</sup> que nous avions mené toute la semaine était de plus en plus ardu à danser.

Mon père m'annonça alors abruptement qu'il avait pris la décision de rentrer en Australie le lendemain soir. J'étais abasourdi. Il était difficile de croire que sa visite puisse se terminer sans que j'aie la moindre idée des raisons qui l'avaient motivée.

– Bon, ben, c'est tout alors ?

– Quoi ? Mon père leva les yeux vers moi, perplexe.

– Tu as décidé de rentrer à la maison ? Juste comme ça ?

– Eh bien, il y a bien un moment où il va falloir que je rentre. Il rit. Ta mère va finir par se demander ce que je fais à Sydney. D'ailleurs, ça me rappelle que je ferais mieux de vérifier le temps qu'il fait là-bas, si jamais elle me posait la question. Il claqua des doigts dans ma direction. Regarde pour moi dans le journal, trésor.

Je grognai sans enthousiasme, me demandant si rendre ne fût-ce que ce petit service à mon père faisait de moi son complice.

Il avait toujours aimé me donner des surnoms – son « fils numéro un » et « Marco » étaient ses favoris – mais il utilisait souvent « trésor » comme marque d'affection, plutôt de manière désinvolte et sans aucun de ses habituels

1. En français dans le texte.

sous-entendus d'une gentillesse affectée. Quoi qu'il en soit, malgré cette intimité de surface, je n'avais jamais eu le sentiment de partager ses secrets. Mon père était un homme qui gardait ses pensées pour lui.

– Vas-y, insista-t-il.

Je cédai et attrapai le journal. Déconcerté, je décidai qu'un changement de décor pourrait avoir un effet salutaire sur nous deux, et peut-être même nous aider à nous sortir de cette impasse étrange. Encore caché en partie par le journal, je proposai que nous passions ce dernier jour à Londres. En fin de journée, je le déposerai au métro qui va à Heathrow, à temps pour son vol vers Melbourne. Mon père accepta sans difficulté, et nous commençâmes à élaborer un programme. Nous envisagions de déjeuner au Café Daquise, vieux restaurant polonais du quartier de South Kensington célèbre pour sa carte de mets traditionnels d'Europe de l'Est.

Durant mon enfance, il refusait parfois de se joindre à nous pendant nos repas typiquement australiens composés de gigot de mouton et de *fish and chips*, leur préférant cornichons à l'aneth, pain de seigle et – aujourd'hui encore je frissonne à leur vue et à leur odeur – harengs crus. J'espérais que le Café Daquise lui rappelle les cafés et *Delicatessen* d'Acland Street, un endroit parmi les rares de Melbourne, dans les années soixante et soixante-dix, où il pouvait se livrer à ces gourmandises, le genre de lieu où il pouvait se détendre.

Lorsque j'étais enfant, j'adorais me rendre à Acland Street avec lui pour y acheter du gâteau au fromage dans l'une de ces boulangeries d'Europe de l'Est. Je me tenais à ses côtés, ma main dans la sienne, pendant qu'il scrutait la devanture pleine de pâtisseries empilées haut sur des présentoirs. Un souvenir surgit brusquement à ma mémoire. Je l'avais complètement oublié et, du coup, je fus un peu étonné par sa soudaine réapparition. Il semblait s'être efforcé de faire

surface afin de m'ouvrir la voie vers une explication de la visite paternelle.

Un jour, j'avais remarqué que mon père fixait intensément les espaces qui séparaient les plateaux, le regard plongé dans les renforcements d'une pâtisserie. Je fis de même, et constatai qu'il contemplait un monde que je découvrais pour la première fois : il s'agissait d'une scène exotique qui réunissait quelques femmes à l'apparence étrangère, sur leur trente et un, les lèvres peintes de couleurs vives, et les sourcils épaissis par le maquillage. Mon père semblait captivé par ces visages qui ressemblaient à des masques, et par leur façon étudiée et très personnelle de manger – mains aux gestes délicatement assurés, doigts chargés de bagues en or et bracelets effleurant légèrement leurs joues lorsqu'elles portaient aux lèvres des fourchettes pleines de gâteaux mous au fromage. Ces femmes semblaient représenter un monde mystérieux que mon père reconnaissait et qui le captivait.

Je me souvins soudain d'un autre incident qui était survenu lors de l'une de ces visites à Acland Street. Encore une fois, nous nous tenions devant la devanture d'une pâtisserie, je remarquai que mon père était distrait par quelque chose qui se reflétait dans la vitre. C'était l'image d'un homme qui se tenait derrière nous, appuyé sur le capot d'une voiture garée sans complexe à contresens. Les bras croisés sur sa poitrine, l'homme fixait mon père, un sourire amical aux lèvres. Lorsque leurs regards se croisèrent, mon père se raidit, bien que l'étranger continuât de sourire largement, le saluant même d'un geste de la main. Mon père serra alors la mienne étroitement et partit brusquement, comme s'il avait hâte d'échapper à quelque chose. Rétrospectivement, il me semble que même si cet homme ne connaissait pas mon père, il reconnaissait en lui quelque chose.

Bien qu'il fût clairement attiré par les autochtones

d'Acland Street, mon père semblait aussi légèrement les craindre. Parfois, je le voyais pencher la tête sur le côté, à la manière d'un moineau, comme s'il guettait quelque chose. C'était comme si

ce qu'il voyait à travers les vitrines des magasins était le décor d'une autre vie, la partie visible d'une toile d'araignée qui menaçait de le piéger. C'était comme s'il leur appartenait et réciproquement.

## CHAPITRE 2

### L'HÉMORRAGIE

Le train pour Londres était presque vide et nous étions seuls dans notre wagon. Mon père sirotait son café et regardait le paysage anglais, ordonné. Le temps d'une seconde, je surpris son reflet sur la vitre du compartiment et remarquai qu'il m'observait, m'évaluant. Son expression s'adoucit lorsque nos yeux se rencontrèrent.

– Tu as bien réussi, fils. Tu es un homme instruit, me dit-il.

Je me sentis un peu embarrassé de le voir rayonner de tant de fierté. Il n'était pas dans ses habitudes de nous complimenter, mes frères et moi. Je me tournai vers la fenêtre et marmonnai un merci.

– Je ne suis jamais allé à l'école, avec la guerre et tout ça, continua mon père.

– Mais tu m'avais dit que tu avais été scolarisé dans le camp de déplacés qui se trouvait près d'Hambourg?

– Ouais, durant une année. Mais je n'y ai rien appris. Aucun des maîtres n'arrivait à me contrôler : j'étais un vrai petit démon. Je ne tenais pas en place. La guerre avait dû me rendre impatient.

Ces commentaires sortirent de nulle part et n'avaient aucun lien évident avec notre voyage à Londres. J'étais intrigué. Jamais auparavant mon père n'avait été disposé à parler de sa scolarité, rejetant d'un geste toutes les questions que

nous pouvions lui poser. Avant que je puisse aller plus loin dans la discussion, il souleva brusquement son journal et se cacha derrière. Il ne l'abassa que lorsque nous eûmes atteint sans encombre la gare de Paddington.

Le soleil était aveuglant lorsque nous sortîmes du métro à South Kensington. Il n'était pas encore onze heures, et j'espérais que les émigrés qui s'installaient généralement au Daquise en milieu de matinée seraient déjà présents en nombre, buvant le café, mangeant des gâteaux au fromage et discutant de manière volubile. Si nous arrivions là-bas plus tard, la cacophonie des langues d'Europe de l'Est, plus particulièrement le polonais et le russe, serait supplantée par la ruée des employés des bureaux du coin, venus déjeuner. Je voulais que tout soit indubitablement empreint de nostalgie.

Nous prîmes le chemin du café. Je me tins derrière mon père, et l'observai pendant qu'il regardait à travers la vitrine. Il mit ses lunettes pour passer en revue le menu affiché.

– Regarde, Marco, ils ont aussi des gâteaux de pomme de terre! Je meurs de faim. Allons manger, déclara-t-il comme s'il ne pouvait pas attendre une minute de plus.

Il m'agrippa le coude, essayant de me faire entrer plus vite. « Sésame, ouvre-toi! » gloussa-t-il avec délectation en poussant la porte d'entrée. Nous franchîmes le seuil.

Depuis son tabouret derrière la caisse, la patronne, coiffée de manière impeccable, nous jeta un coup d'œil dédaigneux. Elle souleva suffisamment son poids de son siège pour nous passer les menus par-dessus le comptoir, d'un geste las. D'un signe de tête presque indétectable, elle indiqua que nous pouvions nous asseoir où nous trouverions une table de libre. C'était ce que j'imaginai être un accueil typique d'Europe de l'Est : une aigreur mélancolique passant pour de l'enthousiasme.

Nous nous installâmes dans un coin au fond du café. Mon père regardait tout autour de la pièce, prenant la mesure du lieu. Les clients se regroupaient autour des tables, buvant leur café, gesticulant, semblant engagés dans des discussions passionnées. Ailleurs, des hommes ou des femmes étaient attablés seuls, fumant, le regard perdu dans le vide, ou plongés dans la lecture de journaux étrangers.

– Que Dieu me pardonne, où m’as-tu entraîné, fils ? plaisanta mon père, un peu crispé.

– J’ai pensé que tu aimerais l’endroit, papa. C’est comme Acland Street.

Il me sourit, semblant touché par ma pensée, et se détendit de manière visible.

Je remarquai qu’il gardait sa mallette abîmée près de lui, comme toujours. Une fois encore, je lui proposai de la prendre :

– Donne-la-moi, papa. Je la mettrai contre le mur derrière moi, à côté de ton sac de voyage.

– Elle est bien là où elle est, fils, répondit-il, faisant fi de mon tralala avec gentillesse.

– Allez ! Je ne vais pas te la voler !

Il hocha la tête avec emphase.

– Elle contient plus que ma vie. Il y a la tienne aussi. C’est ton héritage.

Nous nous mîmes à rire, sachant qu’il disait vrai. Il n’avait pas grand-chose d’autre que cette valise à me laisser.

– C’est tout ce que j’aurai ? rétorquai-je, faussement déçu.

– Sois reconnaissant pour ce que tu trouves sur ton chemin, dit-il avec un rictus.

Je fis signe à la plus âgée des serveuses qui se dandinait tant et plus pour prendre notre commande. Elle gratifia notre indécision d’un grognement narquois. Durant un moment, j’eus peur que cet accueil peu amical étouffe

l'intérêt de mon père pour les lieux, mais je n'aurais pas dû m'en inquiéter. Il trouva le comportement de la serveuse amusant. Il la regarda s'éloigner, expliquant sa morosité d'un « On doit être dans l'un de ses bons jours » chuchoté, le regard pétillant.

Tout comme lors de nos visites à Acland Street, des années plus tôt, mon père était attentif aux intonations des différentes langues d'Europe de l'Est qu'il pouvait entendre autour de lui – le polonais, le russe, et même un peu le yiddish. Il lança un regard par-dessus son épaule, s'étirant pour voir à qui appartenaient ces voix. S'éclaircissant la gorge, il se retourna vers moi. Les bruits semblaient avoir déclenché quelque chose en lui.

– Avant d'aller à Riga, quand j'étais enfant..., commença-t-il.

– Tu veux dire quand tu étais perdu dans la forêt?

– Non, encore avant, dit-il doucement.

– Je croyais que tu ne te rappelaient rien de cette époque?

– Il y a quelque chose dont je me souviens. Il s'arrêta de parler pendant un temps qui sembla démesurément long. Puis, il se pencha vers moi pour me confier : J'ai ces deux mots emprisonnés au fond de moi. Je ne les ai jamais oubliés.

Il se tut. Je restai silencieux.

– L'un d'entre eux est « Koidanov », finit-il par dire. Et l'autre est « Panok ». Il répéta : « Panok et Koidanov ». Immédiatement après, il parut s'en désintéresser.

– Ce sont des noms de personnes? d'endroits? Qu'est-ce qu'ils veulent dire?

Il se pencha encore un peu plus vers moi par-dessus la table. Puis, il secoua la tête, le regard sévère et haussa les épaules.

– Aucune idée. Tout aussi soudainement, il fut comme électrisé par une pensée : Mais tu sais ce que je crois, fils?

Je crois que ces mots sont la clé vers ce que j'étais avant la forêt, avant les soldats lettons...

– Quand tu vivais avec tes parents?

C'étaient des bergers russes. Il resta silencieux, de nouveau perdu dans ses pensées. Puis, il dit doucement :

– Si c'est bien ce que j'étais.

– Si c'est ce que tu étais? Que veux-tu dire par là? Mon ton était agressif. Je lançai à mon père un regard interrogateur, mais ses yeux se perdaient dans le vide, évitant les miens. J'essayai une autre approche.

– Tu t'es souvenu de ces mots toute ta vie? demandai-je plus gentiment. Tu en as parlé à quelqu'un?

Il secoua la tête. Il fixait ses mains qui reposaient sur la table.

– Je ne te comprends pas, papa.

Sa tête s'inclina doucement, peut-être sous le poids de ce qu'il venait juste de révéler ou dans une vaine tentative d'échapper à mon flot de questions. Mais j'insistai :

– Pourquoi as-tu gardé ces mots secrets?

Il haussa les épaules, puis s'éloigna de moi brutalement, retournant de son côté de la table.

– Il ne s'agissait pas d'un secret. Je pensais juste qu'il n'y avait rien à dire. Je ne savais pas ce que ces mots signifiaient ni comment le découvrir. Il semblait exaspéré par ma confusion. Et en plus – il sourit dédaigneusement – ta mère et moi étions occupés à élever trois garçons. Je n'avais pas le temps de penser à quoi que ce soit d'autre.

J'eus une soudaine vision de ma mère, assise seule dans son salon, à Melbourne.

– Maman sait quelque chose de tout cela?

– Je ne veux pas qu'elle sache quoi que ce soit pour le moment. Je ne veux tout simplement pas qu'elle s'inquiète.

– Pourquoi me le dire alors? Et pourquoi maintenant?

– Je veux que tu fasses quelque chose pour moi, fils. Bien que mon père essayait de se montrer désinvolte, il y avait une note d’urgence sous-jacente dans sa voix :

– Je veux que tu découvres ce que ces mots veulent dire.

Il s’appuya un peu plus sur sa chaise, croisant les bras d’un geste définitif, comme si tout ce qu’il attendait de moi fut que je découvre la signification de ces mots, sans m’inquiéter de ses raisons de les garder secrets.

– Je veux savoir qui je suis. Je veux savoir qui est ma famille avant de mourir. Il se pencha de nouveau par-dessus la table. Il ajouta pensivement : Je veux déposer une fleur sur la tombe de ma mère, où qu’elle puisse bien se trouver.

Je restai silencieux. J’étais en état de choc.

– S’il te plaît, fils, plaïda-t-il, comme s’il avait besoin de me convaincre.

J’étais bouleversé par sa demande, incapable de me rappeler une occasion où il aurait fait appel à mon aide de manière si directe. Il allait de soi que j’y répondrais, même si ce qu’il voulait semblait encore très vague. Je tirai un bout de papier.

– Dis-moi comment cela s’écrit.

Nous fûmes interrompus par la serveuse qui arrivait avec nos plats et les jeta sur la table. Nous mangeâmes en silence, mon père courbé sur son assiette comme à son habitude, un bras entourant le plat, protégeant ainsi les rouleaux au chou fumants qu’il dévora avec gourmandise.

J’avais perdu l’appétit. Mes pensées retournaient une fois de plus vers la valise marron. À mes yeux, malgré son aspect cabossé, elle était remplie de richesses. Toutes les histoires qu’elle contenait, plus particulièrement les récits de la vie de mon père avant son arrivée en Australie, étaient mon héritage. Ces fables étaient féeriques, pleines d’un esprit héroïque qui aurait rendu n’importe quel enfant fier de son père. Pourtant mes sentiments envers les récits de son enfance en Europe

pendant la guerre étaient plus ambivalents. Je n'arrivais pas à me faire une idée nette de ce qui s'était passé, parce que mon père se contentait invariablement de donner une description à grands traits de cette période, sans jamais entrer dans les détails.

Nous aimions particulièrement une histoire qu'il nous racontait plus souvent que les autres. Il y évoquait la période qu'il avait passée à errer seul dans une grande forêt à la végétation dense. Il était alors âgé de cinq ou six ans, et avait été séparé de ses parents. Ces derniers, russes, étaient des éleveurs de cochons. Mon père n'arrivait jamais à se rappeler comment cela s'était en fait produit, mais il avait toujours pensé que ce traumatisme, ajouté au temps passé seul dans la forêt au plus froid de l'hiver – pendant des semaines, peut-être même des mois –, était la cause de l'oubli de son nom et de ses origines.

Mon père nous racontait que, lorsque la nuit arrivait, il s'attachait lui-même dans les branches des arbres pour échapper aux loups dont il entendait les hurlements dans le lointain. Pendant qu'il était assis là, au-dessus du sol, tremblant de froid, balançant dans le vide ses jambes maigrichonnes et attendant la première lueur de l'aube, il s'imaginait parfois qu'il pouvait entendre la voix de sa mère l'appeler. Il n'arrivait jamais à se souvenir de ses mots. Cette partie de l'histoire donnait le coup d'envoi à nos questions.

– Tu n'avais pas peur, papa? demandions-nous. Tu pouvais voir les yeux des loups briller dans le noir?

Il écartait tout ce qui suggérait qu'il ait pu être vulnérable, et répondait comme s'il avait toujours été courageux, résolu et naturellement armé pour faire face à toute éventualité.

– Non, les garçons. Je m'assurai juste que j'avais bien serré le nœud assez fort.

Comme si nous nous étions mis d'accord entre nous à

l'avance, l'un de nous s'exclamait généralement avec insistance :

– Mais, papa, tu dois bien savoir d'où tu viens ! Tout le monde sait cela !

Et quand il poursuivait ses dénégations, nous nous faisons plus insistants encore :

– Tu dois savoir, papa !

Ma mère était toujours très protectrice envers mon père. Lors de moments comme celui-là, elle ne manquait jamais d'intervenir car notre naïveté nous rendait sans pitié et nous le poussions sans aucune délicatesse dans ses retranchements.

– Les garçons ! Laissez votre père tranquille, insistait-elle gentiment. Calmez-vous et laissez-le finir son histoire.

Au fil du temps, lorsque mon père recommençait ce récit, ma mère, mes frères et moi en étions venus à accepter les règles de base qu'il avait fixées : être assis en silence et ne rien demander. Mais dans mon imagination, je forgeais mes propres représentations enfantines de mon père petit garçon, ressemblant à Mowgli, les yeux écarquillés par la peur malgré ce qu'il disait de son courage, chassé le long des chemins sombres et sinueux de la forêt par une créature fantomatique, peut-être mi-homme, mi-bête.

Mon père nous avait raconté que sa vie prit un nouveau tournant lorsque des soldats lettons le découvrirent dans une forêt, à la périphérie d'un village, quelque part près de la frontière russe. Nous étions en 1942. Les soldats l'avaient nourri et soigné. C'est alors que surgirent deux personnages qui devaient jouer un rôle important dans l'avenir de mon père. Le premier s'appelait Karlis Lobe.

Lobe était le commandant de la brigade de police lettone dont les soldats avaient découvert mon père. Ce sont eux qui lui donnèrent une nouvelle identité. Ils le nommèrent Uldis Kurzemnieks. Uldis était un prénom letton répandu, un peu

comme Jean, et Kurzemnieks signifiait littéralement « celui qui vient de Kurzeme », Kurzeme étant une région située à l'ouest de la Lettonie, d'où de nombreux soldats étaient originaires. Par la suite, mon père abrégéa Uldis Kurzemnieks en Alex Kurzem afin d'épargner à ses compatriotes australiens la peine de prononcer ce nom étranger difficile à dire.

Plus tard, Lobe dota mon père d'une fausse date de naissance. Il choisit le 18 novembre, jour de la fête nationale lettone. Il prit encore une décision cruciale : il s'arrangea pour qu'il soit mis à l'abri des dangers liés au conflit sur le front, et mon père fut emmené en sûreté à Riga, où il vécut dans une famille lettone du nom de Dzenis. Le père était à la tête d'une usine de fabrication de chocolats.

Je regardai autour de moi les autres tables du Daquise, et la vue de beaucoup de vieux gentlemen européens d'une certaine élégance m'amena à réfléchir sur le récit que mon père faisait de sa vie avec Lobe. Il était toujours circonspect et même évasif chaque fois que je le questionnais sur ce dernier. Ses réponses ne variaient pas : « C'était un bon soldat. C'est tout. Il n'y a rien de spécial à en dire. » Je ne pus jamais obtenir de lui qu'il en dise plus. Du coup, au fil du temps, j'en vins à me représenter Lobe sous les traits d'un homme grand et droit, au maintien aristocratique, presque prussien. Je m'étais construit une image de lui, comme sur une photo, tenant mon père petit garçon à bout de bras et le projetant en l'air, et mon père, lui, riant aux éclats. D'une certaine manière, cette image devint l'expression personnelle de ma gratitude pour l'homme qui avait « sauvé » mon père des loups. Mais ce jour-là, ayant tout juste découvert un nouvel élément du passé, je me demandai quelles autres révélations pourraient suivre.

Nous avons quitté le Daquise et vagabondé dans les rues

de South Kensington, légèrement désorientés. Nous n'avions pas de programme précis pour le reste de l'après-midi. C'était comme si la petite fêlure qui était apparue à la surface moins d'une heure auparavant s'était, d'une certaine manière, refermée d'elle-même. Il était satisfait de marcher ainsi en silence, et moi aussi.

Finalement, nous prîmes le souterrain qui devait nous permettre de traverser Exhibition Road. Son carrelage nous fournissait un rafraîchissement bienvenu après l'étouffante humidité, inhabituelle, de cet après-midi de fin mai. Le souterrain était désert, et, alors que nous nous acheminions vers sa partie la plus profonde, le bruit du trafic automobile au-dessus de nos têtes s'estompa. Dans le silence, le son de nos pas nous était renvoyé en écho. L'effet sur mon père en fut terrifiant. Son corps se raidit, comme s'il pouvait entendre quelque chose qui m'échappait.

Soudain, il s'arrêta et me fixa.

– Quelque chose de terrible s'est passé, dit-il.

J'attendais ce qui allait suivre. Il étudia mon visage, puis se détourna de moi et concentra son attention sur le mur.

– Non, oublie ça. Ce n'est rien, vraiment.

– Comment ça, ce n'est rien ? Tu viens juste de me dire que quelque chose de terrible s'était passé ! Qu'est-ce qui était terrible, papa ?

Il se retourna de nouveau vers moi.

– Oublie ça, fils. Tu ne pourrais pas comprendre.

Je ne voyais que sa silhouette qui se découpait dans le contre-jour, la lumière venant de l'autre bout du tunnel. Je me rapprochai de lui. Son visage était pâle, et ses traits s'étaient inexplicablement creusés. Il respirait plus lourdement que d'habitude, comme s'il essayait d'expulser quelque tension interne.

– C'était terrible ce qu'ils m'ont demandé de faire.

– Qui «ils»? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait faire?

Il fut distrait par le bruit de quelqu'un entrant dans le tunnel, et, encore une fois, il se raidit au bruit des pas qui approchaient. Sa réaction me laissait perplexe, et, instinctivement, je tentai de saisir sa main dans l'espoir d'apaiser ses nerfs. Je fus moi-même surpris par ce geste. Ni mon père ni moi n'étions expansifs.

Un homme en complet nous dépassa rapidement, la tête baissée. Mon père lui sourit, l'air embarrassé. Nous devons former un étrange spectacle – deux hommes silencieux, immobiles à l'endroit le plus sombre du souterrain.

Au moment où l'homme disparut, mon père sembla plus calme. Je pouvais presque sentir son cœur battre plus doucement.

– Dis-moi, papa, demandai-je délicatement, tu as des ennuis? Il y a un problème à Melbourne?

– Non, fiston. Ça ne vaut pas le coup que tu t'inquiètes. C'est seulement quelque chose qui m'est venu à l'esprit, sorti de nulle part.

Il répéta les mots «sorti de nulle part» et sembla alors véritablement perturbé par ce qu'il venait juste d'énoncer, comme s'il en avait trop dit.

– Je ne te forcerai pas, papa, insistai-je, mais si tu te sens de parler...

Il me fixa, le regard vide. Finalement, il dit :

– Viens, Marco. J'ai envie d'une glace. Tu sais où on peut en trouver une?

Il aimait les bonbons et les desserts, plus spécialement le chocolat et les glaces, mais je compris immédiatement que son brusque changement de sujet n'était rien d'autre qu'un truc pour me détourner de ce qu'il venait de dire. La force de sa personnalité était telle que je me sentis obligé d'accepter cette diversion.

– Sortons d’ici, dit-il, prenant les choses en main. Cet endroit me rend – il claqua des doigts comme il avait l’habitude de le faire lorsqu’il cherchait un mot en anglais – claustrophobe.

Il gloussa légèrement, ravi d’avoir trouvé le terme juste si rapidement. Il m’entoura l’épaule avec affection – encore un comportement inhabituel – et nous emmena vers la lumière à l’autre bout du souterrain.

Nous refîmes surface dans le brouhaha de la rue. Mon père, qui avait toujours eu une bonne vue, repéra plus loin dans la rue un camion ambulancier bariolé de bandes roses qui vendait des glaces. Après avoir fait la queue pour commander son parfum préféré – «Fraise. J’aime les glaces à la fraise» –, nous prîmes le chemin d’un parc tout proche. Je lui jetai un coup d’œil furtif pendant que nous marchions. Son visage s’illuminait d’un plaisir enfantin pendant qu’il dégustait sa glace.

Nombreux étaient ceux qui s’étaient retrouvés au parc pour profiter du soleil de fin d’après-midi. Nous nous installâmes sur un banc et observâmes en silence les enfants qui jouaient sur la pelouse proche. Mon père devait avoir tranquillement placé sa petite valise sur ses genoux, car soudain, du coin de l’œil, je remarquai qu’il cherchait maladroitement quelque chose dans sa poche. Il y prit une clé très usée qu’il inséra dans la serrure de cette dernière. Comme toujours, il l’ouvrit juste assez pour y glisser la main. Il en sortit une enveloppe plate, et ferma le couvercle avec soin avant de me la passer.

– Qu’est-ce que c’est? demandai-je à voix basse.

– Quelque chose que tu devrais regarder, fiston.

J’eus un brusque sentiment d’appréhension et hésitai à ouvrir l’enveloppe. Alors que j’allais passer à l’acte, il me l’enleva des mains.

– En y repensant, laisse-moi faire !

Il l'ouvrit et en retira lentement une petite photographie. Il l'agrippa fermement, faisant la grimace, comme s'il souffrait.

Je me rapprochai de lui et baissai les yeux vers la photo. Bien que l'image ait perdu de ses couleurs avec le temps, elle était relativement nette. J'y vis un petit garçon, âgé de six ou sept ans, pas plus, habillé d'un uniforme militaire qui devait avoir été fait sur mesure pour lui. Il posait fièrement au pied d'un arbre de Noël joliment décoré.

Mon regard se porta sur l'uniforme, et, pendant un moment, je retins mon souffle. Sur ses revers et sur les manches de la veste à col montant se trouvait l'insigne en forme d'éclair qui permettait d'identifier les SS. Le petit garçon était une version miniature de la caricature du nazi, telle qu'on la représente dans les films de guerre. Et il s'agissait de mon père.

Je balayai du regard l'image de l'enfant-soldat, qui rayonnait face à l'appareil photo. Mon père. Que faisait-il dans ces vêtements-là ? Quel genre de personnes aurait laissé un enfant s'habiller de cette manière ? Qui avait pris cette photo ? Une myriade de questions se présentait à mon esprit en même temps. Où la photo avait-elle été prise ? En Russie ? En Lettonie ? Y avait-il un lien avec Koidanov ou Panok ? Cela n'avait pas de sens. Mon père n'avait jamais mentionné qu'il avait été soldat. Il avait seulement évoqué une sorte de scoutisme.

Je me rapprochai encore un peu plus de lui pour scruter les détails de l'image. Mais avant que je n'y parvienne, il fourra brusquement la photo dans l'innocente enveloppe d'où il l'avait tirée et fit glisser cette dernière dans la petite valise.

– C'est horrible, fiston, fut tout ce qu'il parvint à dire.

– C'est pour ça que tu es venu ? C'est autour de cela que tu as tourné toute la semaine ?

– C’est une histoire compliquée. On en parlera une autre fois, dit-il en évitant mon regard.

– Papa, d’où cela vient-il ?

– De la guerre.

Il n’ajouta rien de plus. À cet instant précis, mes sentiments pour la valise, mon prétendu héritage, changèrent. Je sentis monter en moi un inexplicable dégoût envers elle, et même envers mon père. Je m’éloignai, souhaitant leur échapper. Je me demandais ce que la valise pouvait bien contenir d’autre. Y avait-il là quelque chose d’encore plus sinistre, à supposer que cela soit possible ? Je me retrouvais à m’interroger sur ce que mon père avait bien pu omettre de nous dire dans les histoires qu’il nous avait racontées toute notre vie. Que nous avait-il caché, à moi, à ma mère, à mes frères, au sujet de son enfance ? Je commençai à voir la valise usagée comme une boîte de Pandore : maintenant qu’elle avait été ouverte, elle ne pourrait plus jamais être refermée. Je ne pouvais pas m’empêcher de me demander si mon père allait toujours être aussi protecteur à son égard, maintenant qu’il avait laissé entendre quel genre de secrets elle pouvait receler.

Avec le recul, mon comportement peut sembler absurde, mais au lieu de pousser mon père à aller plus loin, je regardai autour de moi, inquiet à l’idée que quelqu’un aux alentours ait pu jeter un coup d’œil à la photographie et reconnaître en mon père le garçon qui y posait – ou ait pu identifier la moindre ressemblance avec moi-même. Mais personne n’avait rien remarqué. La famille assise sur le banc voisin bavardait joyeusement. Je me mis à me comporter comme si rien ne s’était passé. Je regardai l’heure à ma montre. L’après-midi touchait à sa fin.

– Allez, papa, on y va. Tu as un avion à prendre. Je t’emmène au métro.

J’attrapai sa main libre et me levai, lui donnant à peine

le temps de fermer sa valise, et je partis en direction de la station de métro South Kensington.

Le quai était bondé. Le train apparut. Les portes s'ouvrirent directement devant nous et les passagers commencèrent à se déverser. J'écartai mon père de leur chemin et le plaçai sur le côté de l'une des portes du wagon. Il se tenait tête basse, ce qui le faisait paraître encore plus déprimé qu'auparavant, presque sans vie. J'eus peur de lui dire quoi que ce soit, même un simple au revoir ou un fade « bon voyage, papa ».

En un éclair, pourtant, sa lassitude s'évapora. Couvrant le vacarme du quai, il me cria, hors d'haleine :

– C'était Lobe et Dzenis – quelque chose qu'ils voulaient que je fasse, il y a des années – Dzenis m'a fait faire ces choses – Dzenis m'a dit de dire à tout le monde que je n'avais rien vu, que Lobe n'avait rien fait. Mais c'est faux, c'est faux ! J'ai bien vu des choses !

Les mots s'échappaient de lui en torrent, comme si une vieille cicatrice avait cédé et s'était ouverte, révélant une blessure suppurante.

– Dzenis m'a dit qu'ils m'avaient sauvé la vie et que maintenant, je devais les payer de retour. Je ne voulais pas, mais je pensais que je n'avais pas le choix. Dzenis l'avait déjà écrite, du coup, je l'ai juste signée. J'ai mal fait !

Il était hors de lui. Il avait atteint le paroxysme de la peur, de l'anxiété et de la honte, mais, en même temps, il semblait porté par le besoin de parler.

Une voix sortit des haut-parleurs, nous demandant de prendre garde à la fermeture des portières.

– Papa, recule ! criai-je. Mais avant que je réalise ce qui se passait, il avait attrapé ses sacs et s'était faufile entre les portes. Elles se fermèrent dans un claquement. Nous nous tenions face à face, séparés par la vitre. Les yeux de mon

père étaient écarquillés, presque exorbités, comme s'il manquait d'oxygène. Il semblait être en état de choc, stupéfié par sa propre explosion involontaire. J'étais accablé par cette transformation, mais je ne pouvais rien faire. Le sifflet d'un contrôleur me mit en garde, il me fallait reculer pour des questions de sécurité.

Le train s'ébranla. Je suivis le wagon, commençai à courir au petit trot pour me maintenir à sa hauteur. À travers les vitres, je vis mon père trouver un siège et s'y installer, berçant sa petite valise avec douceur. Comme le train prenait de la vitesse, son compartiment disparut à ma vue. Mon père leva la main dans une tentative d'adieu. Durant un instant, je vis en lui le petit garçon en uniforme. Puis, le train s'évanouit, avalé par le tunnel, laissant seulement entendre le râle des rails.

Je n'ai que peu de souvenirs de mon retour à Oxford. Mon train laissa rapidement derrière lui les banlieues londoniennes et commença son chemin à travers la campagne que je trouvais en temps normal si rassurante. Maintenant que les certitudes sur lesquelles s'était construite ma vie s'étaient écroulées, je lui trouvais un air étranger.

Qu'avait vu mon père qu'il avait tu à notre famille? À quel sujet le directeur de l'usine de chocolats, Dzenis, avait-il voulu que mon père mente? Il avait mentionné Lobe, mais quel était donc le mensonge à son sujet? D'après la soudaine et incontrôlable agitation émotionnelle de mon père, il semblait que les rôles joués par Dzenis et Lobe dans sa vie étaient bien plus complexes que ce que j'avais jamais été amené à penser. Et malgré mes efforts, je ne pouvais effacer l'empreinte de cette photographie dans mon esprit. Je regrettais de ne pas avoir eu le réflexe de tirer mon père hors du compartiment ou de sauter à bord du train avec lui.

Et maintenant, bien sûr, il n'était pas question de pouvoir le persuader de s'expliquer.

Lorsque j'arrivai chez moi, j'allai directement me coucher, m'enroulant en boule sous les couvertures, vulnérable et perdu. Mais le sommeil me fuit, comme j'imaginai qu'il devait fuir mon père au même moment. Il devait avoir décollé maintenant. Je me le représentai juché droit sur son siège exigü, berçant sa mallette.

Je compris que je ne retrouverais jamais mon père tel que je l'avais toujours connu, comme mon papa. Le confort et le sentiment de sécurité que son affection m'avait procurés tout au long de ma vie avaient tout à coup été sapés, comme si le nid familial, avec ses brindilles familiares, avait été dispersé aux quatre vents.

### CHAPITRE 3

#### TREMBLEMENT DE TERRE

Je me suis retenu de téléphoner à mon père pendant presque une semaine.

Alors que je composais le numéro de mes parents, je me demandais s'il avait déjà avoué à ma mère où il s'était réellement rendu et j'imaginai qu'il m'expliquerait maintenant ses mystérieux éclats. Je ne pouvais pas mieux me tromper.

Lorsqu'il répondit au téléphone, il me salua comme à son habitude et presque immédiatement il mit le haut-parleur. Ma mère était donc libre d'écouter. Jovial et détendu, il me demanda ce que j'avais fait et comment s'était déroulée ma semaine. Il était évident qu'il avait continué son simulacre avec ma mère.

En raccrochant, je réalisai qu'il n'avait pas dévoilé une seule information et certainement rien qui ne puisse être relié au dramatique paroxysme de sa visite.

Deux semaines après sa visite, j'avais parlé à mon père deux ou trois fois, et il persistait à faire comme si rien ne s'était passé. Une fois, il s'était même fait affectueusement l'écho d'une question fréquemment répétée par ma mère : « Quand viens-tu nous rendre visite, Marco ? Cela fait des siècles que nous ne t'avons vu ! »

Je décidai de prendre les choses en main. J'appelai une agence de voyages et réservai un vol pour Melbourne qui

décollait le lendemain soir. Mon voyage à Tokyo n'avait rien d'urgent.

Mon père m'attendait au terminal des arrivées de l'aéroport de Melbourne. Nous avons tous les deux les yeux chassieux – moi, à cause du voyage qui avait duré presque vingt-quatre heures, et lui, de s'être levé si tôt pour venir me chercher. Mais il n'affichait pas d'autre signe de surprise face à mon apparition inattendue. Je me doutais qu'il savait pourquoi j'étais là.

Depuis sa visite à Oxford, trois semaines avaient passé. C'était étrange d'être soudain en sa présence : je me sentais emprunté et même un peu honteux, comme si, en arrivant, je revendiquais d'avoir accès à ses secrets. Mais j'avais aussi le sentiment que ce qui s'était passé à Oxford et Londres était une invitation, le début d'une aventure à ses côtés. Aux yeux des autres, mon père pouvait sembler intense – ce qui, paradoxalement le faisait parfois paraître plus bourru que sensible – ; pour ma part, j'en avais pris l'habitude. Il voulait vraiment exprimer ses émotions, mais elles semblaient comme enfermées à l'intérieur de lui. Il me demanda ce que je faisais là, puis tendit la main pour serrer la mienne alors que j'ouvrais les bras pour le prendre contre moi, rendant notre salut confus.

– Qu'est-ce que tu fais ? s'exclama-t-il, essayant d'estomper notre gaucherie. Tu essayes de me faire tomber ou quoi ?

Il attrapa mon bagage et se dirigea vers le parking pendant que je le suivais, engourdi et désorienté. Cela me prit un moment avant de remarquer l'âpre odeur familière des eucalyptus, le chant matinal des oiseaux – kookaburra, perroquets à gorge rouge, perroquets sauvages, cacatoès rose et gris qui se battaient souvent maladroitement dans les arbres sans aucune raison – et l'immense ciel australien. Je frissonnai.

Nous roulions en silence vers la maison. D'une certaine manière, l'incident qui s'était produit dans le métro londonien était devenu la pierre angulaire de notre relation et, jusqu'à ce que nous nous décidions à en parler, nous n'aurions pas grand-chose à nous dire.

Je baissai la vitre et regardai défilier le paysage des banlieues tentaculaires, construites lorsque le rêve australien – la maison de briques avec ses trois ouvertures de façade nichée sur son terrain de mille mètres carrés – était en pleine expansion. Les *brick veneers*<sup>1</sup>, comme on les appelait, surplombaient chaque côté de l'autoroute. Même lorsque j'étais enfant, je savais que je ne voudrais jamais vivre dans l'une d'entre elles, bien que j'aie jaloué leur atmosphère typiquement anglaise. Elles semblaient toutes si calmes et ordonnées, comparées à la banlieue aride où s'était déroulée ma propre enfance, Altona, à l'ouest. Altona était par définition même une plaine immense, ouverte, volcanique, remplie de broussailles sèches et de serpents-tigres<sup>2</sup>, sur laquelle furent dispersés de petits lots de maisons tout juste construites, certaines encore inachevées, dotées de jardins secs et envahis par les mauvaises herbes. Durant toute mon enfance, les routes n'étaient pour la plupart pas goudronnées et nous n'étions pas encore reliés à un réseau d'évacuation des eaux usées. Du coup, les habitants attendaient le passage de « l'homme aux crottes » qui venait chaque semaine changer les réservoirs métalliques puants des toilettes.

C'est à Altona que se trouvait l'industrie pétrochimique, et le nom de la ville lui venait de sa sœur allemande où s'était développé le même type d'activités. La ville, qui entourait le

1. Ou « briques vernies », nom donné à ces habitations typiques, et qui n'a pas d'équivalent en français.

2. Serpent typique de cette région du globe, au venin mortel.

complexe industriel, avait été construite pour répondre aux besoins des usines.

Sur la route, mon père attira mon attention vers de nouveaux immeubles en construction.

– Melbourne se développe vraiment, non ?

Il était à l'évidence à la recherche d'un sujet de conversation neutre. Je ne répondis pas mais fixai son profil, qui se reflétait de mon côté dans la vitre du passager. Je le vis se tourner un court instant vers moi avant de se concentrer de nouveau sur sa conduite.

Il tourna dans l'artère principale qui menait à Altona, puis dans une plus petite rue qui arrivait directement dans la nôtre. Une vue familière se profila alors – la raffinerie de pétrole avec son entrelacement de tuyaux en forme de toile d'araignée, qui s'élevait haut dans le ciel. Une flamme solitaire brûlait sans discontinuer au sommet d'un tuyau, à l'extrémité la plus haute du réseau, et jetait une mince lueur sur les maisons qui, sans elle, reposaient dans l'ombre de la raffinerie.

Lorsque j'étais enfant, cette flamme m'avait toujours réconforté – comme s'il s'était agi de la torche olympique ou du cierge pascal sur l'autel d'une église. J'allais me coucher rassuré, sachant qu'elle émettait sa lumière protectrice. Parfois, lorsque je me réveillais la nuit, je levais mes persiennes et regardais par la fenêtre, juste pour m'assurer qu'elle brûlait encore.

À l'autre bout de notre rue se trouvaient les abattoirs, dont l'odeur de carcasses fraîches ajoutait au goût acide du pétrole qui régulièrement tapissait l'intérieur de nos bouches. Toujours portée par le vent dans notre voisinage, la puanteur s'abattait et s'installait sur la rue en milieu de matinée. Parfois, cela sentait si mauvais que nous devions nous couvrir la bouche et le nez d'un mouchoir.

La voiture tourna dans l'allée qui menait au garage et stoppa. Ma mère nous attendait sous le porche.

– Va dire bonjour à ta mère, me dit mon père en ouvrant le coffre de la voiture. Je m'occupe de tes bagages.

– Tu ne te sentais pas assez bien pour venir à l'aéroport, maman? demandai-je à cette dernière en l'embrassant.

– Désolée, trésor, fut tout ce qu'elle me répondit. Elle n'était pas réfractaire à l'idée de se plaindre de ses peines et douleurs variées – sa lignée irlandaise n'était pas de forte constitution –, mais ce jour-là, sa réponse stoïque me donna à penser que quelque chose de plus sérieux devait l'affecter.

La maison était pleine d'odeurs familières.

– Je préparais votre petit déjeuner, me dit-elle par-dessus le fourneau. Il sera typiquement aussie! Combien de *snags*<sup>1</sup> veux-tu?

– Deux saucisses, cela sera parfait, maman.

– Oh, maintenant, tu appelles les *snags* des saucisses? me taquina-t-elle. C'est ton côté snob d'Oxford qui s'exprime?

Je m'assis à la table de la cuisine. Une fois qu'il eut déposé mes bagages dans mon ancienne chambre à l'arrière de la maison, mon père nous rejoignit. Il se servit lui-même un café et s'assit face à moi, prétendant être plongé dans la lecture du journal. Ma mère m'apporta mon repas et s'assit à mes côtés.

Au même moment, mon père se leva. Il avala en une gorgée ce qui restait de son café.

– Bon, annonça-t-il d'un ton bourru, il y en a parmi nous qui ont des choses à faire. Je serai dans mon atelier si vous avez besoin de moi.

– Atelier? grommela ma mère en me lançant un clin d'œil conspirateur. C'est comme cela que tu l'appelles? C'est un

1. «Saucisse» en argot australien.

amas de cochonneries, oui ! Ton père n'a pas rangé cette pièce depuis le jour où nous avons emménagé ici, en 1963.

Ce dernier fit comme s'il n'avait pas entendu et nous tourna le dos. « Et il ne le fera jamais ! » articula silencieusement ma mère par-dessus la table, secouant la tête avec une expression faussement dégoûtée. Je ris, soudain ravi d'être à la maison.

Quelques instants plus tard, je disposai la vaisselle de mon petit déjeuner dans l'évier, près duquel ma mère se tenait debout. Je me rapprochai d'elle et suivis son regard. Nous pouvions voir dans l'arrière-cour mon père bricoler dans son atelier, un vieux garage branlant qui s'écroulait littéralement autour de lui.

Ma mère commença à laver la vaisselle.

– C'est un peu une surprise de te voir revenir à la maison de la sorte.

Elle s'exprimait comme toujours d'une manière égale, mais je pouvais sentir son regard m'examiner intensément à la recherche d'indices.

J'essayai de l'ignorer.

– Les choses se mettent en place lentement à Tokyo. Ma recherche ne va pas démarrer avant quelque temps encore, expliquai-je, restant délibérément dans le vague. J'ai pensé que je pourrais venir voir comment se portent mes vieux parents.

Ma mère rit doucement. Puis, son ton redevint sérieux.

– C'est exactement comme tu viens de le dire, murmura-t-elle, les yeux baissés vers l'évier.

Je lui envoyai un regard interrogateur qu'elle dut sentir.

– C'est ton père, dit-elle. Je ne peux pas vraiment expliquer ce qui se passe. Il a été d'une humeur étrange ces dernières semaines. Cela dure depuis qu'il est allé voir un vieil ami à lui à Sydney.

– Tu as une idée du pourquoi? Je détestais mentir à ma mère.

– Il n’a pas dit un mot. En fait, on dirait presque qu’il ne veut pas me voir ici. Il ne veut rien faire, même pas sortir le dimanche.

Le dimanche avait toujours été le jour de la semaine qu’ils passaient ensemble.

– Il me parlera peut-être, à moi, dis-je. Après tout, j’ai traversé la moitié du globe pour arriver jusqu’ici.

Ma mère arrêta ce qu’elle était en train de faire et sembla réfléchir à ma réponse pendant un moment. Elle finit par répondre.

– Ne le pousse pas, trésor, sois patient, dit-elle d’un ton qui traduisait toute l’humble sagesse que je lui avais toujours prêtée. Nous saurons en temps voulu de quoi il s’agit. Tu dois être complètement exténué, dit-elle en changeant de sujet. Pourquoi ne vas-tu pas faire une sieste?

Je me réveillai juste avant le déjeuner. Je restai allongé sur mon lit, fixant le plafond. Tout était comme je l’avais laissé des années plus tôt, quand j’avais quitté la maison pour la première fois. Je sentais que ma mère n’avait pas complètement perdu espoir dans l’idée que je puisse revenir ici de manière permanente, et, à chacune de mes visites, elle me demandait au moins une fois si je ne pensais jamais à revenir habiter à la maison.

Je prenais généralement cette réplique comme une manière pour elle de tester mon attachement à la vie familiale, mais je me posais maintenant la question de savoir si cela ne trahissait pas plutôt sa peur d’être laissée seule avec une part d’inconnue. Ma mère était une femme dotée d’une grande intuition. Elle savait que quelque chose n’allait pas.

Un coup léger frappé à la porte me tira de mes pensées.

La tête de mon père s’y encadra. «Le déjeuner est servi, fiston», lança-t-il avant de disparaître.

J’étais conscient que mon père m’avait évité toute la matinée. Comment allais-je pouvoir aborder le sujet quand il semblait si déterminé à rester silencieux?

Presque une semaine s’était écoulée depuis mon retour à Melbourne et, durant tout ce temps, mon père et moi avions repris l’étrange *pas de deux*<sup>1</sup> que nous avions mené à Oxford et à Londres. Cette fois-ci, la dynamique de notre chorégraphie s’était subtilement modifiée. Mon père imposait encore ses règles, mais maintenant que nous vivions sous le même toit, il ne pouvait s’échapper plus loin que son atelier et ne pourrait pas y rester pour toujours.

Pendant ce temps, je passais mes journées à me rapprocher de mes frères, tantes et vieux amis. Tout le monde était surpris par ma visite inattendue. Je répondais juste par un haussement d’épaules à leurs questions inquisitrices. C’était comme si une bombe avait été jetée au beau milieu de ma famille, bombe qui attendait encore pour exploser. J’étais le seul à être au courant, et il m’était impossible de les mettre en garde.

Alors que je m’engageais dans l’allée qui menait au garage, un soir tard aux environs de la fin de ma première semaine à la maison, je remarquai une faible lumière qui provenait de la cuisine. Le reste de la maison était plongée dans l’obscurité. J’entrai doucement. Je pouvais entendre ma mère ronfler légèrement et sa radio allumée dans la chambre du devant. J’allais me rendre à la cuisine sur la pointe des pieds pour y chercher un verre d’eau quand je perçus la toux nerveuse de mon père. J’entrebâillai la porte pour voir ce qu’il y faisait.

1. En français dans le texte.

Il était assis à la table, ses lunettes de lecture perchées sur le bout de son nez et la tête penchée au-dessus de sa valise. Il farfouillait dans sa mallette.

Pendant un bon moment, je restai debout à la porte. Mais mon père dut sentir ma présence. Il se retourna brusquement et me surprit en train de me balancer sur place. Il referma la mallette dans un claquement sec et entourra son couvercle de ses bras d'un geste protecteur.

Le temps d'un instant, je fus vexé. C'était comme si j'étais un ennemi qui menaçait d'envahir son territoire.

– Tu es là depuis combien de temps? me demanda-t-il avec suspicion.

– Juste un moment.

Il choisit de me croire, bien qu'il eût l'air de suspecter autre chose.

– Je ne t'ai pas entendu entrer, expliqua-t-il.

J'allai à l'évier me remplir un verre d'eau.

– Qu'est-ce que tu fais encore debout à cette heure-là? Il est presque une heure du matin.

– Peux pas dormir, dit-il d'un air las.

Je m'assis face à lui.

– Tu rentres tard ce soir, ajouta-t-il. Il installa avec douceur sa valise sur le sol, à côté de lui, avec le plus de discrétion possible.

– Qu'est-ce que tu cherchais? demandai-je en la désignant d'un geste de la tête.

Il étira ses bras en l'air, feignant la nonchalance, comme si la valise était de peu d'importance pour lui.

– Rien, répondit-il avec désinvolture.

Mais sa toux nerveuse le trahit.

– Rien? C'est toujours la même chose! Rien!

Mon père me lança un regard perçant, me jaugeant. Mais il resta silencieux. J'étais trop fatigué pour continuer ce jeu

du chat et de la souris à cette heure de la nuit. Je me levai et allai déposer mon verre vide dans l'évier. Je lui tournais toujours le dos lorsque je l'entendis grommeler quelque chose. Je me retournai alors et vis qu'il avait reposé la valise sur la table et qu'il en ouvrait le couvercle.

– Excuse-moi, papa, je n'ai pas entendu ce que tu as dit.

Je m'approchai de lui alors qu'il commençait à farfouiller dedans.

– Mes papiers d'identité, répéta-t-il, en me jetant un bref coup d'œil.

– Pourquoi les cherches-tu à une heure pareille ?

Il haussa les épaules et déplia un papier jaunissant. « Uldis Kurzemnieks », y lut-il.

– N'oublie pas que c'est Alex Kurzem, ajoutai-je.

– J'ai plus de noms que la plupart des gens, et je ne connais même pas le vrai, dit-il avec un rire amer.

J'opinai d'un air grave. Je décidai de saisir l'opportunité.

– Mais au moins, tu sais qui tu étais : un petit gardien de troupeaux, dis-je en suspectant depuis son éclat à Londres que cela pouvait bien ne pas être le cas.

Il secoua la tête.

– Pas du tout, pas du tout.

– Raconte-moi, papa, l'encourageai-je doucement.

– Je ne sais pas par où commencer.

– Commence n'importe où. Je t'ai promis à Londres que je t'aiderai à trouver la signification de ces mots. Mais j'ai besoin de plus d'éléments pour aller de l'avant, plaidai-je.

Il me regarda par-dessus les papiers d'identité qu'il tenait encore à la main. Il eut brusquement les traits tirés.

– Mais il y a seulement des fragments...

– Ne t'en fais pas, papa.

– C'était terrible.

Mon père s'arrêta, pensif. Il reprit la parole, d'un air pénétré :

«Tout commença pendant la nuit. Nous étions dans la cuisine. Je jouais sur le sol avec mon petit frère. Je peux voir ma mère maintenant. Elle était calmement assise dans la lueur des chandelles et nous regardait, l'air inquiet, traumatisé. Elle berçait ma petite sœur, encore un bébé. Tout à coup, la porte s'ouvrit à la volée et deux soldats s'engouffrèrent en hurlant comme des fous. Ils avaient des matraques. Ils commencèrent par tout détruire dans la pièce. Ma mère n'émit pas un son, mais mon frère se mit à hurler. Ma mère devait avoir l'esprit vif, parce que, je ne sais comment, elle nous rassembla tous dans ses bras et se précipita vers un tabouret où elle s'assit. Elle poussa mon frère sous sa jupe, et je la vois encore faire de même avec le bébé. Elle essaya de me couvrir avec ce qui restait du vêtement, mais je n'avais pas beaucoup de place. Puis les choses se calmèrent. Les soldats devaient avoir arrêté de tout casser. De là où j'étais, j'entendais les pas des soldats qui se rapprochaient et je sentis ma mère se figer. Alors le bruit commença, comme un claquement sourd, et chaque fois qu'il retentissait, je sentais le corps de ma mère trembler. Ils ont dû la battre encore et encore avec leurs matraques. Elle a tout encaissé. Moi, j'empoignai les deux petits fermement, je priai pour qu'ils se taisent. J'ai dû faire un blocage sur ce qui s'est ensuite passé, parce que ce dont je me souviens après cela est que tout était redevenu calme. Il n'y avait plus un bruit. Les soldats étaient partis.

«Au début, j'ai eu trop peur pour sortir de là où j'étais. J'attendais, tenant mon frère et ma sœur et m'accrochant à la jambe de ma mère. Puis, je l'entendis qui gémissait doucement.

«Lentement, je pointai le nez de sous sa jupe. Je posai ma tête sur ses genoux et je la serrai très fort au niveau de la taille. Je sentis alors quelque chose d'étrange sur mon front. C'était humide. Cela coulait le long de ma joue et dégoulinait

sur mes lèvres. C'était tiède, et je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait être.

« Ma mère bougea alors. Elle se leva du tabouret et je vis que son visage était couvert de sang. À ce moment-là, je compris ce qu'était le goût sucré sur mes lèvres. Le sang de ma mère. J'avais goûté au sang de ma mère. Elle ne semblait pas se rendre compte de ses blessures. Les petits hurlaient maintenant de peur panique et elle les prit tous les deux dans ses bras, essayant de les calmer. Elle commença à chanter à leur intention.

« Soudain, il y eut des cris en provenance des maisons voisines et je courus vers la porte pour voir ce qui se passait. Mais ma mère me cria de m'arrêter et de fermer la porte. J'essayais, mais elle avait été à moitié sortie de ses gonds par les soldats. Je me souviens que la pluie tombait à l'intérieur de la maison à travers l'embrasure et que le vent était plus que glacial. »

Je faisais mon possible pour visualiser ce que mon père était en train de dire. Mais je n'osai pas l'interrompre.

« Plus tard cette même nuit, j'étais assis tout seul dans la cuisine. Je regardais mes pieds se balancer d'avant en arrière. Ma mère était dans la pièce d'à côté – il s'agissait juste d'un petit espace séparé de la pièce principale par un rideau. Ma mère était en train de chanter pour mon frère et ma sœur. Mais elle avait beau essayer, elle n'arrivait pas à les calmer après ce qui s'était passé. Ils n'avaient rien mangé de la journée, et maintenant, ils avaient faim. Je me souviens aussi de ce sentiment de ventre vide, comme si des rats me rongeaient de l'intérieur. »

– Quand est-ce que tout cela t'est arrivé? lui demandai-je finalement.

– Je ne le sais pas avec certitude. Je suppose que j'avais dans les cinq ans. J'allais probablement sur mes six ans.

– En quelle année cela s'est-il produit alors?

Mon père secoua la tête.

– Tu te rappelles la saison ?

« L’automne ? Oui, c’était peut-être le début de l’automne. J’ai un vif souvenir de feuilles qui couvrent le sol.

« Finalement, poursuivit-il, mon frère et ma sœur se sont endormis. Je devais m’être assoupi moi aussi, là où je me trouvais, sur la chaise de la cuisine. Quand j’ouvris les yeux, ma mère s’était assise en face de moi, dans l’obscurité. Elle était très calme. Je ne pouvais voir d’elle que sa silhouette, mais je savais qu’elle me regardait. Elle m’attira vers elle doucement. Elle m’installa sur ses genoux, me câlina. Elle me caressait les cheveux, encore et encore. Je me souviens de son rythme, ses doigts bougeant lentement. C’est alors qu’elle me dit que nous allions tous mourir le lendemain. »

Mon père se tut. Puis, il leva les yeux vers moi, l’air déconcerté. Il reprit lentement la parole :

– Tu sais, ma mère m’appelait par mon nom, elle a dû sûrement le faire. Mais même si ma vie en dépendait, je serais incapable de m’en souvenir. Je peux entendre sa voix qui me parle, mais pas mon nom.

– Est-ce que tu te souviens d’autres noms alors ? Qu’en est-il de votre nom de famille ?

Mon père secoua la tête, abattu.

– Et ton frère et ta sœur ?

– Pas de noms. Rien du tout.

– Quel âge avaient-ils ?

– Ils étaient plus jeunes que moi. Mon petit frère commençait à peine à marcher. Son pas était peu assuré. Ma sœur était encore un bébé dans les bras de ma mère.

Mon père marqua une pause et un léger sourire vient effleurer ses lèvres à ce souvenir.

– Ma mère m’avait dit que j’étais le chef de famille maintenant que mon père nous avait quittés.

– Où était-il ?

– Il était mort.

– Comment cela s'est-il passé ?

– Je ne sais pas. Un jour, ma mère m'a juste dit qu'il était mort. C'est tout ce dont je me souviens. Il me reste juste la vague impression qu'il était absent.

– C'était quand ?

– Je n'en suis pas sûr.

Mon impatience allait grandissante face à l'incapacité de mon père à se souvenir de tous les détails. Lui-même semblait frustré par ses trous de mémoire.

– Continuons, lui suggérai-je, avant de lui rappeler : Tu étais dans la cuisine avec ta mère.

Mon père reprit la parole avec lenteur, précautionneusement.

– Ma mère disait que nous allions tous mourir le lendemain.

– Comment le savait-elle ? lui demandai-je, énervé par la dureté de mon ton.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Je me souviens juste de ce qu'elle m'a dit. Mais je ne vois pas en quoi c'est important de savoir comment elle l'avait su.

Mon père semblait rentrer dans sa coquille. Puis, après quelques instants, il poursuivit :

– Elle m'a dit que je ne devais pas avoir peur.

– Mais cela devait être le cas.

« Je ne sais pas comment je me sentais. Je suppose que je ne voulais pas mourir. Bien sûr, je ne savais pas vraiment ce qu'était la mort. Je savais juste que c'était quelque chose de mauvais. J'avais vu mon père tuer des poulets et d'autres animaux.

« Ma mère m'a dit de rester avec elle, que je devrais l'aider avec mon petit frère. Elle m'a dit que les soldats nous

emmèneraient en bas de la colline et qu'il ne faudrait pas avoir peur. «J'aurai le bébé avec moi, donc je veux que tu tiennes la main de ton frère et que tu ne la lâches pas. Quoi qu'il arrive, reste près de moi avec ton frère, pour qu'il n'ait pas peur. Puis, quand je te le dirai, tu fermeras juste les yeux et tu te tiendras près de moi. N'aie pas peur.»

«Ma mère m'aida à me coucher. Mon frère dormait déjà dans le lit que nous partagions. Elle s'assit sur le bord du lit et me recouvrit d'une couverture. Elle se pencha, m'embrassa sur la joue puis, chuchotant doucement, me pressa de m'endormir. Je la vis grimper dans son propre lit où se trouvait ma petite sœur. Je crois que les rayons de lune devaient entrer par la fenêtre car je vis sa silhouette câliner ma sœur. Je peux la voir encore maintenant.

«J'ai dû m'endormir après cela, parce que la chose suivante dont je me souviens est que je me suis réveillé. J'ai ouvert les yeux. Il faisait toujours nuit dehors. Je pouvais entendre la respiration de ma mère de l'autre côté de la pièce. J'étais étendu là, et, tout à coup, une pensée s'imposa à mon esprit : je ne voulais pas mourir. C'était comme si on me le soufflait à l'oreille. Je voulais juste ne pas mourir comme les poulets du jardin à l'arrière de la maison. Je ne voulais pas qu'on me torde le cou. Et je ne pus me défaire de cette idée, jusqu'à ce que je prenne les choses en main.»

La voix de mon père se transforma en un murmure.

«Je me levai aussi doucement que je pus et m'habillai. Je marchai jusqu'au lit de ma mère. Je la regardai. Elle était endormie. Je ne voulais pas la réveiller. Mais je me penchai et l'embrassai pour lui dire au revoir.»

Il arrivait à peine à articuler.

«J'embrassai ma mère pour lui dire au revoir, répéta-t-il avant de sombrer dans le silence. Puis il poursuivit : Je traversai la maison obscure et sortis. Je restai sur le seuil. Je me rappelle

encore la pluie qui me tombait dessus. Il y avait de grosses gouttes qui dégoulinait du bord du toit. Il faisait noir... »

– Tu viens juste de dire que la lune brillait.

Mon père me regarda comme si mon commentaire était absurde.

« Eh bien, peut-être qu'elle avait disparu derrière les nuages ou quelque chose comme ça. En tout cas, il faisait nuit noire, répliqua-t-il avant de continuer, imperturbable.

« Rien ne bougeait. Tout était si calme. Je descendis dans le jardin qui se trouvait à l'arrière de la maison, passai le pommier dans lequel je jouais toujours avec mon ami ... »

– Tu te rappelles son nom ? l'interrompis-je.

Mon père secoua la tête négativement.

« J'allai jusqu'à la clôture du fond du jardin. Je connaissais un moyen de sortir. Il y avait une planche mal fixée sous laquelle je me glissais quand personne ne regardait – je pouvais aller et venir incognito. Je commençai à traverser quand soudain je me retrouvai piégé. Quelque chose me tirait en arrière. Je paniquai. Je pensais que l'un des soldats s'était glissé derrière moi et m'avait attrapé par le pantalon. Je luttais seul, envoyant des coups dans le noir, et je ne sais comment j'arrivai à me libérer. Lorsque je me retrouvai sur le chemin de l'autre côté de la clôture, je pus me rendre compte qu'il n'y avait pas de soldat. Il y avait juste ma peur. Mon pantalon s'était coincé dans la clôture.

« J'étais terrorisé. Mais subitement je me rappelai un endroit où je serais en sécurité, de l'autre côté du village. C'était un champ où j'avais l'habitude de jouer avec mon ami. Si, dans un premier temps, je pouvais atteindre ce champ, de là, je pourrais aller plus loin sur la colline qui se trouvait derrière et où il y avait plein d'arbres. Je devais avoir présente à l'esprit l'idée de m'y cacher. Je dois avoir eu ce sang-froid. À cet âge-là ! À peine sorti du ventre de ma mère ! »

Mon père hocha la tête dans un mélange de fierté et d'incrédulité.

«De jour, je connaissais tous les sentiers. Mais là, j'étais comme aveugle. Je n'y voyais rien. Malgré tout, je me débrouillai pour arriver sur la place du village. Je me souviens qu'un jour j'ai vu jouer un film à cet endroit. C'était un film muet. Ce devait être Charlie Chaplin ou l'autre – Buster Keaton.» Il sourit avec nostalgie. «J'étais avec mon ami. On mangeait une glace. Mon père avait dû nous donner des sous. Il y avait aussi des bals sur cette place. Tous les enfants se moquaient de leurs parents en train de danser.»

J'étais déchiré. D'un côté, c'était probablement la première fois que mon père partageait ses souvenirs avec qui que ce soit et je voulais en entendre plus. Mais, de l'autre, j'étais pressé de savoir ce qui s'était passé cette nuit-là.

Mon père semblait avoir lu dans mon esprit.

«Après ça, j'ai continué de marcher. Cela ne prenait que quelques minutes pour aller de la place du village à l'orée du champ. Je savais qu'il fallait que je le traverse si je voulais arriver à la colline et aux arbres. J'étais apeuré. Cette fois-ci, c'était à cause du bruit, pas seulement de l'obscurité. Je pouvais entendre quelqu'un pleurer. C'était une femme. Mais j'étais incapable de voir où elle se trouvait. J'attendais qu'elle se calme. Puis, quand je crus que je pouvais traverser le champ en toute sécurité, je me lançai. C'était pénible parce que la pluie tombait de manière presque torrentielle. À plusieurs reprises, je me retrouvai collé au sol. Je ne pouvais plus soulever mes pieds et je n'arrêtais pas de tomber dans la boue. Enfin la pluie cessa. Je n'étais pas sûr de savoir jusqu'où j'avais avancé. En tout cas, je n'avais pas dû être aussi discret que je croyais, car il y eut soudain un grognement, comme si j'avais réveillé quelqu'un. Je me figeai sur place. Après un moment – je ne sais pas avec certitude combien de temps je

suis resté planté là – le grognement s’arrêta. J’avançai d’un pas. Silence. Je fis un pas de plus, et, brusquement, une voix m’interpella : «Toi, là.» C’était une voix de femme. Je restai sur place, incapable du moindre mouvement, statufié.

«J’étais mort de peur. La femme recommença à parler. Cette fois, son intonation était plus douce. «Aide-moi, je suis par ici.» Je ne sais pas pourquoi, mais je fis confiance à cette voix. Je fis donc un pas dans la direction d’où elle venait. Et là, je le vis. Je vis cette chose invraisemblable. C’était un bras. Un bras sorti du sol. Qui me faisait signe. Je ne comprenais pas. Comment un bras pouvait-il sortir du sol?

«Peux-tu voir ma main, mon garçon? Je peux te voir! N’aie pas peur», me dit la femme gentiment, comme une mère aurait parlé à son enfant. «Viens là.»

«J’avançai d’un pas vers le bras. Et puis encore. Je pouvais entendre la femme respirer lourdement. Je gardais les yeux fixés sur le bras. Je mis un pied devant l’autre quand brusquement le bras disparut comme s’il avait été avalé par la terre. Je me rapprochai de l’endroit où je pensais l’avoir vu disparaître, et là, devine ce qui arriva? Il sortit de nulle part. Il m’attrapa par le poignet et me tira vers lui d’un coup sec. Je tombai par-dessus, fus happé vers le bas, et aspiré par la terre à mon tour.»

Mon père se mit à respirer lourdement, sans qu’il puisse visiblement le contrôler, comme si ce souvenir s’était emparé de lui et faisait sortir de force les mots de sa bouche. Je fis un geste pour l’aider, mais il agita la main pour m’arrêter.

«Je luttai, envoyai des coups de pied, me battis. D’un coup, j’arrêtai de tomber. J’étais allongé sur quelqu’un, la femme.  
– Terrifiant, dis-je doucement.

Lentement, mon père tourna les yeux vers moi.

«Non. C’était merveilleux. J’étais allongé contre elle. Elle avait son bras qui m’enlaçait. Elle était douce et chaude. Je

pouvais la sentir respirer, sa poitrine montant et descendant. Elle était comme ma mère. Je ne sais pas combien de temps je suis resté allongé comme cela.

«Je sais à quel point cette scène semble incroyable. J'étais dans une sorte de grand trou dans la terre. Et il n'y avait pas que moi et cette dame. Il y avait plein d'autres personnes qui se trouvaient là. Comme j'étais à présent plus près d'eux, je pouvais aussi entendre leurs grognements et leurs cris, le sifflement de leurs respirations.

«J'ai dû m'endormir parce que la chose suivante dont je me souviens est le bras de la femme qui me secouait. Elle pleurait. «Réveille-toi, réveille-toi.» Elle me dit que je devais l'aider à sortir du trou. Elle me conseilla de m'extraire le premier. Je ne sais pas combien de temps cela me prit, mais je finis par y arriver. Puis, elle me guida.

«J'étais allongé sur le ventre au bord de la fosse et je tendais mes bras vers elle. Je pouvais juste distinguer sa main dans l'obscurité. Je l'enserrai entre les deux miennes, et lorsqu'elle me le demanda, je tirai aussi fort que je pus. Elle essaya de se soulever pendant que je tirais. Mais en vain. Je n'étais pas assez fort.

«Puis, sans prévenir, son bras devint mou. Elle me chuchota d'une voix basse de la laisser. Mais je ne le voulais pas. Je devais l'aider.

«Je ne sais pas, peut-être que j'ai perdu l'esprit, je me mis à tirer son bras encore et encore, mais il restait sans vie. Je pris conscience bien plus tard qu'elle était déjà morte à ce moment-là, et moi qui essayais stupidement de la tirer. Mais je ne comprenais pas. J'avais le sentiment que je la laissais tomber. Je ne voulais pas la laisser seule, mais je finis quand même par le faire. Je me relevai et me mis à courir. Et je ne m'arrêtai plus. Je ne regardai pas en arrière.»

Même maintenant, mon père semblait affligé de ne pas

avoir été capable d'aider cette femme. Je voulais trouver les mots pour atténuer son sentiment de culpabilité. Tout ce que je trouvais fut un faible « Que pouvais-tu faire d'autre, papa ? » avant de le presser de continuer. Je lui demandai où il avait couru.

« Il y avait maintenant une faible lueur. Je pense que l'on devait approcher de l'aube. Je courus jusqu'au sommet de la colline, puis vers les arbres. Je ne savais que faire. J'ai juste erré parmi les bosquets pendant un moment. À la fin, j'en ai trouvé un qui avait l'air accueillant et je me suis enroulé dans un trou au milieu des racines.

« Je me suis probablement assoupi parce qu'un bruit terrifiant m'a réveillé. C'était comme le craquement du tonnerre. Puis il y eut des pleurs, des cris, des hurlements. Des voix de femmes et d'enfants. Je savais que quelque chose d'abominable était en cours, mais je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait être.

« J'étais très calme. Je ne voulais pas que qui que ce soit puisse me trouver. Je me déplaçai d'un arbre à l'autre jusqu'à ce que je sois proche du sommet de la colline et que je puisse voir en bas le lieu d'où venaient les bruits. Caché par le tronc d'un arbre, je jetai un coup d'œil furtif. »

Mon père baissa la tête, la secouant à plusieurs reprises. Il semblait inconsolable et sa voix se fit plus basse.

« Si seulement je n'avais pas regardé. »

Il laissa échapper un profond soupir et haussa les épaules, résigné. Finalement, il redressa la tête. Il plissa les yeux et parla posément, avec circonspection.

« Il y avait du sang partout. Et de la boue. Et des gens, nus, dans la grande fosse. La plupart d'entre eux étaient morts. Mais il devait y avoir des survivants parce que la fosse entière semblait bouger. Elle montait et descendait, comme une vague.